

RHÔNE EN EAUX SOMBRES

— Polar —

ROMAN

RHÔNE EN EAUX SOMBRES

Bernard DE FONCLARE

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction Artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : EC Média, d'après Bernard DE FONCLARE

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-38102-444-8

1.

À cette profondeur dans les eaux noires du Rhône, Martin ne voyait pas ses mains. Rien d'anormal. Depuis qu'il exerçait son métier de scaphandrier, à des mètres sous la surface des fleuves, des rivières, des lacs ou des mers, il se mouvait dans une pénombre désespérante. Dès la descente, le soleil s'étiolait progressivement puis l'abandonnait, le laissant seul dans son environnement de besogne. Un milieu opaque et ténébreux. Par moments suivant les moyens du patron éclairé de rares lampes, lampes à pétrole d'un autre temps. Et encore, ces équipements ne diffusait que des lueurs fantomatiques dans un monde de silence. Les équipements électriques trop coûteux et pratiquement introuvables pendant l'occupation ne s'utilisaient que dans les grandes maisons. Martin ne travaillait pas pour de telles entreprises. Avec ses quatre salariés – et pas tous à temps plein –, la boîte de son chef faisait – selon l'expression consacrée – avec les moyens du bord.

En ce petit matin du 17 novembre 1944, l'eau ne pouvait être que froide. À peine douze degrés. Néanmoins, cela ne gênait pas Martin. Son scaphandre le protégeait bien de l'élément liquide. Seule chose à faire : se laisser aller par le poids des semelles de plomb et attendre le contact avec le fond du fleuve. Près du chantier du pont une première fois détruit le 20 juin 1940 et en passe d'être terminé, l'ouvrage avait miraculeusement échappé aux dégâts de la retraite allemande. Cependant, il fallait s'assurer qu'aucun obstacle invisible à

la surface n'allait gêner les derniers travaux et les futurs passages des bateaux. Travail presque fini ; il ne restait qu'une poutre métallique à retirer des eaux sombres. Une façon de dire qu'on s'occupait des questions vitales pour les riverains du Rhône. Tout cela pour masquer les véritables raisons de ce retard peu glorieux. Les ouvriers riveteurs avaient manqué pour achever l'ouvrage et certains avaient proposé de le terminer avec des planches pour gagner du temps. Un mois tout au plus. Une dépense jugée inutile pour d'autres et en définitive, les Ponts et Chaussées optèrent pour la solution initiale en ciment.

Cela faisait une semaine que tous les jours, par tous les temps – peu lui importait à lui qu'il fasse beau ou pas dans son monde glauque et sans bruits –, il descendait dans les profondeurs du fleuve. À la mise à l'eau, du lundi au mercredi, les badauds sur les rives furent nombreux à le voir s'équiper puis disparaître dans les flots. Les journalistes, eux aussi, mirent à profil un beau soleil pour faire des photos bien alléchantes pour le canard local. Puis la pluie, une flotte froide et lourde s'abattit sur la vallée dès le jeudi matin et il continua à tomber des hallebardes le vendredi. Il n'en fallait pas plus pour décourager les curieux et en cette fin de semaine, Martin s'immergea dans l'indifférence devant une équipe réduite d'assistants. Une dernière barre métallique à retirer de la vase et le job serait fini. Le patron déjà parti pour un autre chantier plus bas sur le fleuve. La guerre avait envoyé par le fond beaucoup d'ouvrages et dans sa profession, le boulot ne manquait pas.

Voilà, à tâtons, passer le bout d'acier autour de la poutre venue de nulle part, un tour, deux tours, puis cadenasser l'affaire d'un coup sec, si l'on pouvait dire, sur le mousqueton pour accrocher la boucle.

Enfin, deux tirettes sur la ligne de vie pour indiquer à Roger, le type au palan de le remonter à la surface. Tout seul, évidemment, le plongeur ne pouvait pas s'extraire de l'élément liquide. Pas moins de 48 kg de combinaison, 17 pour le casque, 9 pour les pompes à semelles de plomb et 15 encore à mettre sur la poitrine et autant sur les épaules.

Deux coups ! Mais bon dieu, il n'avait rien compris ce con, jurait Martin en attendant que la manœuvre de levage commence. Furieux, il reprit la corde et lui asséna encore deux fois sa demande. Il n'allait pas passer sa soirée là ! Pour autant, pas de panique. Ce n'était pas le genre de fantaisie que l'on supportait chez les scaphandriers. Ceux qui n'avaient pas le cran nécessaire et le trouillomètre à zéro changeaient vite de métier. Il n'y avait pas de honte à ça. Une sorte de sélection naturelle et c'était tant mieux !

Soudain et là, c'était nettement moins drôle, il sentit que les pompes qui lui insufflaient l'air de la surface faiblissaient. « *Merde !* », songea-t-il. Le gars s'est endormi ! Cette fois-ci, ce n'était plus la même mayonnaise. Il ne fallait pas trois heures pour asphyxier un mec. La rage le gagnait et il tirait maintenant comme un condamné sur la ligne de vie. Cela ne dura qu'une poignée de secondes et enfin, il sentait l'air revenait dans le casque et dans le même temps, le treuil le remontait. S'efforçant au calme, il ne s'empêchait pas de promettre une bonne soufflante au collègue.

Enfin, les lueurs du fanal scintillaient au-dessus de lui. Deux mètres avant de retrouver la lumière de ce qu'il restait de jour. La nuit était presque là et cette lune blafarde était pour lui comme un nouveau soleil. Avait-il eu le temps d'avoir peur ? Pas vraiment, du

moins, l'angoisse ressentie à cet instant n'était pas comparable à celle qui ne tarderait pas à venir.

À la seconde où son casque affleurait à la surface du Rhône, il leva la tête et découvrit que le type au palan n'était pas Roger, mais un type cagoulé. Et qu'un autre mec inconnu et lui aussi cagoulé tendait vers lui une arme de poing, un putain de revolver.

— Surprise ? Tu ne t'y attendais pas, reconnais ! Mais je suis con de te parler, tu as un casque sur les oreilles, tu ne piges rien à ce qui se passe, forcément.

L'homme au palan poursuivait la manœuvre et bientôt Martin fut à hauteur du pont de l'embarcation. Sidéré par la scène et cette fois-ci, bien le trouillomètre à zéro, le scaphandrier tentait de comprendre. Embarrassé par sa tenue, il ne pouvait pas se permettre le moindre geste et devait attendre qu'on le sorte de son scaphandre. S'en remettre aux autres... Dans son métier, c'était la règle. Mais, une fois libéré de sa « peau de bouc » – comme certains désignaient sa tenue qui l'isolait du froid des profondeurs –, attention les horions, les coups, les mandales. Plus d'une fois, Martin avait mis une roustes à un de ses collègues négligents. Souvent, de jeunes écervelés qui se laissaient distraire par ce qu'il flottait autour d'eux, écartaient un débris ou regardaient une péniche et qui oubliaient qu'un type risquait sa vie dans la flotte ! Cette fois-ci, néanmoins, avant de solder les comptes, la peur le tétanisait. Il n'eut même pas le réflexe de saisir son poignard, la seule arme dont il disposait et qui ornait sa ceinture dans sa boîte en laiton. Plus un symbole de sa profession que les moyens de riposter à des types qui le braquaient.

D'autant plus que l'un de ces salauds qui avait deviné ses intentions venait de lui arracher de la ceinture.

Sommé de se laisser faire, pouvait-il en être autrement, Martin, attendait le cœur battant qu'on déboulonne son casque. Un troisième larron, masqué lui aussi, sorti d'on ne savait où, s'était rapproché de lui et filait un coup de main à son acolyte. L'opération, à sa grande surprise, ne prit que quelques minutes. Les deux gars qui s'affairaient étaient du métier et le troisième n'était pas venu sur la zone par hasard.

— Mais bon dieu, qui êtes-vous, hurla Martin dès qu'on lui retira son casque ? Et Roger ? Et Sylvain ? Ils ont foutu le camp ?

Le type à qui il s'adressait prit le temps d'un geste de la main qui tenait le revolver de désigner quelque chose dans son dos.

— En quelque sorte, oui, lâcha-t-il avec un cynisme total. « Ad Patres » pour le premier et pas encore, mais pas loin pour le second.

Était-ce possible ? Martin eut un haut-le-cœur et vomit sur le pont détrempé ce qui lui restait de son repas du midi. Il venait de découvrir sur le pont, à l'aplomb de la cabine de commande, le corps de son pote Roger, le crâne fracassé laissant un sang noir s'écouler au rythme de la pluie. Quant à Sylvain, l'apprenti, il semblait dormir, la tête cachée dans ses coudes, mais il respirait.

— Ils ont tenté, les abrutis, de résister. Toi, faut reconnaître que tu y mets plus de bonne volonté. Tu me diras, dans sa tenue, difficile de jouer les justiciers, hein, Martin ? Alors, comme tu me parais assez disposé à m'écouter, je vais t'expliquer. Des types dans ton

genre – je veux dire scaphandrier –, ça ne court pas les rues, les rivières, non plus et moi et mes amis, on a besoin de ton grand professionnalisme. Tu me suis ? Le genre de mission en milieu extrême. Tu seras bien payé, cela va de soi. Le prix ? Ta vie, déjà, ce qui est pas mal et celle de ton gosse...

— Mon gosse, cria Martin ! Michel ? Mais foutez-lui la paix, il a déjà assez morflé dans cette putain de guerre ! Il a perdu sa mère, il n'y a pas deux ans et il est quasi sourd ! Je...

— Oh, cesse tes jérémiades, mon julot. Ton histoire, on la connaît. Ta mère a eu l'occasion de nous rabâcher tes exploits et tes misères. Mais remarque, elle a été très gentille de nous recevoir et c'est gentil chez toi. Chouette, les baraques de mariniers.

Nouvel accès de terreur chez Martin. Il venait de piger qu'on avait pris sa mère et son fils Michel en otage. À son domicile de Serrières. Quant au reste ! Pourquoi lui ? Des scaphandriers, il en existait bien d'autres ! Puis, après une seconde de réflexion... En était-il si sûr ? Il en fallait moins que de gars dans les mines et à l'usine...

— Bon, grogna-t-il, qu'est-ce que vous voulez ?

— Que tu bosses pour nous, pardi et ton arpète, le gamin aussi, s'il se remet du coup qu'il a pris. Par contre, ton pote Roger, la navigation pour lui s'arrête là, il va rejoindre l'endroit que tu viens de quitter.

Et l'homme, toujours cagoulé, fit signe à ses sbires de jeter à l'eau le corps sanglant lesté d'une barre de fer. Martin tenta bien de s'y